

la place de la divination chez les auteurs tardo-républicains et augustéens et propose sur plusieurs points d'intéressantes analyses, l'ensemble nous a cependant paru trop peu structuré. En outre, plusieurs aspects fondamentaux de la divination publique romaine sont insuffisamment traités : les fonctions divinatoires des augures et des magistrats ne sont ainsi évoquées qu'en passant, sans parler du rôle du collège pontifical dans la prise en charge des prodiges, trop minimisé. À cet égard, nous sommes surpris des critiques que l'auteur adresse, p. 165, n. 74, à notre hypothèse d'une intervention systématique des pontifes dans la *procuratio prodigiorum*, par le biais de leur chronique-décret annuelle (Y. Berthelet, *Le rôle des pontifes dans l'expiation des prodiges à Rome, sous la République : le cas des « procurations » anonymes*, *Cahiers « Mondes Anciens »*, 2, 2011, URL : <http://mondesanciens.revues.org/index348.html>). F. Santangelo lui-même rappelait pourtant, il y a peu, que les sources taisent généralement, comme allant de soi, l'intervention des pontifes en la matière (« *Pax deorum and Pontiffs* », dans F. Santangelo et J.H. Richardson, ed., *Priests and State in the Roman World*, Stuttgart, 2011, p. 171-172). C'est toutefois le positionnement historiographique de l'auteur qui laisse le plus perplexe. En prétendant dépasser une analyse strictement civique de la divination romaine par le recours au concept de « market model » prôné par Andreas Bendlin (« Looking beyond the civic compromise : religious pluralism in late Republican Rome », dans E. Bispham et C. Smith, ed., *Religion in Archaic and Republican Rome and Italy. Evidence and Experience*, Edinburgh, 2000, p. 115-135), F. Santangelo est victime d'une certaine historiographie allemande et anglo-saxonne, pour laquelle la religion des Anciens était moins une conduite liée au contexte de la cité-État qu'un choix individuel parmi une pluralité d'offres concurrentielles. Une telle approche, récemment dénoncée par John Scheid (*Les dieux, l'État et l'individu. Réflexions sur la religion civique à Rome*, Paris, 2013), amène malheureusement l'auteur à postuler une compétition, peu vraisemblable dans le cadre de la *religio* publique, entre les experts sacerdotaux que consultait le Sénat (haruspices et *uiri s. f.* notamment) et à accentuer artificiellement la pluralité de l'offre divinatoire romaine par un traitement indifférencié de pratiques divinatoires distinctes : celles qui, conformes à l'orthopraxie légitimée par la tradition et par les autorités civiques, relevaient de la *religio* publique ou de la *religio* privée (dans les familles, les quartiers ou les associations professionnelles) ; et celles qui, ne s'y conformant pas, relevaient pour les Romains non pas de la *religio*, mais de la *superstitio*, telle la consultation d'*harioli*, de *uates* privés ou même de l'oracle de Préneste.

Yann BERTHELET

Katariina MUSTAKALLIO, Sive deus sive dea. *La presenza della religione nello sviluppo della società romana*. Edizione italiana a cura di Donatella PULIGA. Pise, ETS Ed., 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 196 p., 21 pl., 18 fig. Prix : 20 €. ISBN 978-88-4673661-1.

L'objectif de ce livre destiné à un public d'étudiants ou cultivé n'est pas, affirme d'emblée son auteur, de « décrire ce qu'était la religion des Romains, mais plutôt d'observer les conceptions liées à un système de croyances et les modalités par le biais desquelles de telles croyances scandent les étapes de la vie humaine ». Il s'agira

donc d'envisager le « système romain du sacré », d'un point de vue historique et social (p. 9), dans une perspective anthropologique, consciente de « l'altérité d'un monde différent du nôtre » (p. 11). Le livre est divisé en douze chapitres, chacun suivi d'une orientation bibliographique classée thématiquement. Après un chapitre préliminaire servant d'introduction viennent quatre chapitres qui semblent axés principalement sur des périodes anciennes (sur les dieux de la Rome archaïque ; sur « le champ du sacré et les ordres sacerdotaux » ; sur les innovations religieuses des débuts de la République). Suivent des chapitres consacrés à la religion familiale, aux diverses étapes de la vie ou à la question des genres dans le « système religieux ». Très courts (entre 4 et 10 p.), ils en restent à des généralités, non exemptes d'imprécisions. Les derniers chapitres semblent se concentrer davantage sur les derniers siècles de la République et l'Empire : leur intitulé peut parfois surprendre, avec les « défis à la religion : esclaves ; affranchis, nouveaux cultes » ; « l'arrivée de l'astrologie à Rome » ; « hommes d'État et dieux » ; « l'empereur est-il un dieu ? ». Le plan oscille donc entre organisation chronologique ou thématique, sans qu'il n'apparaisse toujours clairement à quelle époque est consacré le chapitre en cours ou si l'on se situe au niveau de l'histoire ou de la représentation (à propos des origines notamment). Le ton adopté dans le livre est celui d'un récit, d'une histoire, certes agréable à lire, mais entachée de nombreuses imprécisions ou erreurs. Je me contenterai de quelques exemples significatifs. Le chapitre 3, consacré aux « ordres sacerdotaux » (la formule n'est pas particulièrement bien choisie) semble privilégier des périodes fort anciennes. Les uniques fonctions des pontifes qui y sont développées sont celles de « réparateurs » des ponts brisés régulièrement par le courant du fleuve, qui devaient être apaisés par des cérémonies adéquates. C'est un peu court et c'est prendre pour argent comptant des étymologies anciennes qui fournissent d'abord un reflet de la manière dont les anciens percevaient les origines de cette institution (relevons en outre que ne sont pas prises en considération les présentations alternatives qui existaient dès Varron au moins ; F. Van Haepere, *Le collège pontifical*, Rome, 2002, p. 47-78). Une telle présentation est d'autant plus problématique que les fonctions principales exercées par ces prêtres ne sont pas même évoquées. À propos des Arvales, outre une inexactitude dans la localisation de leur bois sacré (il ne se situe pas sur la « via Ostiense » mais sur la rive droite du Tibre, à la Magliana), est répétée une vieille erreur, réfutée par J. Scheid dans sa thèse sur ces prêtres (pourtant citée en note) : contrairement à ce qu'affirme l'auteure, ces prêtres ne s'occupaient pas des cérémonies de purification des champs cultivés durant la fête des *Ambarvalia* (J. Scheid, *Romulus et ses frères*, Rome, 1989, p. 98-100, 442-450). Une autre vieille idée refait surface à propos de Mars qui est présenté comme lié à l'agriculture (p. 20) : les recherches de G. Dumézil, confirmées par les travaux de J. Scheid, ont pourtant bien montré que Mars est avant tout le protecteur redoutable contre tout ennemi et que, s'il est invoqué dans des contextes agraires, c'est comme protecteur farouche des champs contre toute hostilité qui les menacerait. – J'arrêterai ici l'inventaire, qui pourrait facilement être allongé. Pour une bonne introduction à la religion romaine, on privilégiera les manuels désormais classiques de J. Scheid (*La religion des Romains*, Paris, 1998, avec ses rééditions et traductions) et de M. Beard, J. North et S. Price (*Religions of Rome*, Cambridge, 1998).

Françoise VAN HAEPEREN